

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone et de l'Achaïe*.

Nous passâmes l'hiver à Athènes, attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restoit à parcourir celles du Péloponèse : nous en prîmes le chemin au retour du printemps**.

MÉGARE.

Après avoir traversé la ville d'Eleusis, dont je parlerai dans la suite, nous entrâmes dans la Mégaride qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes et de bourgs. Mégare, qui en est la capitale, tenoit autrefois au port de Nisée par deux longues murailles que les habitans se crurent obligés de détruire, il y a environ un siècle¹. Elle fut long-temps soumise à des rois². La démocratie y subsista, jusqu'à ce que les orateurs

* Voyez la carte de l'Achaïe.

** Vers le mois de mars de l'an 356 avant J. C.

¹ Thucyd. l. 4, c. 109. Strab. l. 7, p. 392.

² Pausan. lib. 1, c. 39, p. 95 : c. 41, p. 99.

publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à se partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi¹; de nos jours, le peuple a repris son autorité².

Les Athéniens se souviennent que cette province faisoit autrefois partie de leur domaine³, et ils voudroient bien l'y réunir; car elle pourroit, en certaines occurrences leur servir de barrière⁴: mais elle a plus d'une fois attiré leurs armes, pour avoir préféré à leur alliance celle de Lacédémone. Pendant la guerre du Péloponèse, ils la réduisirent à la dernière extrémité, soit en ravageant ses campagnes⁵, soit en lui interdisant tout commerce avec leurs états⁶.

Pendant la paix, les Mégariens portent à Athènes leurs denrées, et sur-tout une assez grande quantité de sel, qu'ils ramassent sur les rochers qui sont aux environs du port⁷. Quoiqu'ils ne possèdent qu'un petit territoire aussi ingrat que celui de l'Attique⁸, plusieurs se sont enrichis par une sage économie⁹; d'autres, par un goût de parcimo-

¹ Thucyd. l. 4, c. 74.

Aristot. de rep. lib. 5, c. 3.

t. 2, p. 388; c. 5, p. 392.

² Diod. Sic. lib. 15, p. 357.

³ Strab. l. 7, p. 392. Pausan. ibid. c. 142, p. 101.

⁴ Demosth. in Philip. 3, p. 95.

⁵ Thucyd. lib. 2, c. 31.

Pausan. ibid. c. 40, p. 97.

⁶ Thucyd. l. 1, c. 67.

Aristoph. in Acharn. vers. 520. Id. in pac. v. 608.

Schol. ibid.

⁷ Aristoph. in Acharn. v. 520 et 760. Schol. ibid.

⁸ Strab. l. 7, p. 393.

⁹ Isocr. in pac. t. 1, p. 480.

nie¹ qui leur a donné la réputation de n'employer dans les traités, ainsi que dans le commerce, que les ruses de la mauvaise foi et de l'esprit mercantile².

Ils eurent dans le siècle dernier quelques succès brillans ; leur puissance est aujourd'hui anéantie ; mais leur vanité s'est accrue en raison de leur foiblesse, et ils se souviennent plus de ce qu'ils ont été que de ce qu'ils sont. Le soir même de notre arrivée, soupant avec les principaux citoyens, nous les interrogeâmes sur l'état de leur marine ; ils nous répondirent : Au temps de la guerre des Perses, nous avions vingt galères à la bataille de Salamine³.— Pourriez-vous mettre sur pied une bonne armée?— Nous avions 3000 soldats à la bataille de Platée⁴.— Votre population est-elle nombreuse?— Elle l'étoit si fort autrefois, que nous fûmes obligés d'envoyer des colonies en Sicile⁵, dans la Propontide⁶, au Bosphore de Thrace⁷ et au Pont-Euxin⁸. Ils tâchèrent ensuite de se justifier de quelques perfidies qu'on leur reproche⁹, et nous racontèrent une anecdote qui mérite d'être conservée. Les habitans de la Mégari-

¹ Demosth. in Neæer. p. 866.

² Aristoph. ibid. vers. 738. Schol. ibid. Suid. in *Megar.*

³ Herodot. l. 8, c. 45.

⁴ Id. l. 9, c. 28.

⁵ Strab. l. 6, p. 267.

⁶ Scymn. in descr. orb. v. 715.

⁷ Strab. l. 7, p. 320. Scymn. v. 716 et 740.

⁸ Strab. ibid. p. 319.

⁹ Epistol. Philip. ap. Demosth. p. 114.

de avoient pris les armes les uns contre les autres. Il fut convenu que la guerre ne suspendroit point les travaux de la campagne. Le soldat qui enlevait un laboureur, l'amenoit dans sa maison, l'admettoit à sa table, et le renvoyait avant que d'avoir reçu la rançon dont ils étoient convenus. Le prisonnier s'empressoit de l'apporter, dès qu'il avoit pu la rassembler. On n'employoit pas le ministère des lois contre celui qui manquoit à sa parole ; mais il étoit par-tout détesté pour son ingratitude et son infamie¹. Ce fait ne s'est donc pas passé de nos jours, lui dis-je ? Non, répondirent-ils, il est du commencement de cet empire. Je me doutois bien, repris-je, qu'il appartenait aux siècles d'ignorance.

Les jours suivans on nous montra plusieurs statues ; les unes en bois², et c'étoient les plus anciennes ; d'autres en or et en ivoire³, et ce n'étoient pas les plus belles ; d'autres enfin en marbre ou en bronze, exécutées par Praxitèle et par Scopas⁴. Nous vîmes aussi la maison du sénat⁵, et d'autres édifices construits d'une pierre très blanche, très facile à tailler, et pleine de coquilles pétrifiées⁶.

¹ Plut. quæst. græc. t. 105. 2, p. 295.

² Pausan. l. 1, c. 42, p. 102.

³ Id. ibid. c. 40, p. 97 ; c. 42, p. 101 ; c. 43, pag.

105.

⁴ Id. ibid. c. 43, p. 105 ;

c. 44, p. 106.

⁵ Id. ibid. c. 42 p. 101.

⁶ Id. ibid. c. 44, p. 107.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie ¹. Euclide son fondateur, fut un des plus zélés disciples de Socrate; malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens, contre tout Mégarien qui oseroit franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour ². Ils examinoient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate qui dirigeoit ses recherches vers cet unique point, n'employa pour l'atteindre, que des moyens simples; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Élée ³, eut recours dans la suite à la voie des abstractions: voie souvent dangereuse, et plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon; il disoit que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même ⁴. Il falloit ensuite définir ces différentes propriétés, et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se bor-

¹ Bruck. hist. philos. t. §. 106.

x. p. 610.

² Aul. Gell. l. 6, c. 10.

³ Diogen. Laert. lib. 2,

⁴ Cicer. acad. 2, c. 42,

t. 2, p. 54.

ner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion; je parle des règles du syllogisme, dont les coups aussi terribles qu'imprévus terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, et les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur et de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir; car il étoit naturellement doux et patient. Son frère qui croyoit avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère: „Je veux mourir, si je ne me venge.” „Et moi, répondit Euclide, si je ne te force à m'aimer encore ¹.” Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier et de vaincre les difficultés, et ne prévint pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans et plus tortueux. Euclide exerçoit les esprits, Eubulide les secouoit avec violence. Ils avoient l'un et l'autre beaucoup de connoissances et de lumières: je devois en avertir avant que de parler du second.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens

¹ Plut. de fratern. amor. t. 2, p. 489.

attentifs à toutes ses paroles, et jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressoit, et nous comprîmes qu'il préféroit la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille; et pendant qu'on en faisoit les apprêts, il nous dit qu'il avoit découvert plusieurs espèces de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclaircir les idées. L'un s'appeloit le voilé; un autre, le chauve; un troisième, le menteur, et ainsi des autres ¹.

Je vais en essayer quelques-uns en votre présence, ajouta-t-il; ils seront suivis du combat dont vous desirez être les témoins: ne les jugez pas légèrement; il en est qui arrêtent les meilleurs esprits; et les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir ².

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux pieds. Il me demanda si je la connoissois. Je répondis que non. Eh bien, reprit-il, voici comme j'argumente: Vous ne connoissez pas cet homme; or, cet homme est votre ami; donc vous ne connoissez pas votre ami ³. Il abattit le voile, et je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étois fort lié. Eubulide s'adressant tout de suite à Philotas:

¹ Diogen. Laert. lib. 2, acad. 2, c. 30, t. 2, p. 40.
² 108. Menag. ibid.
³ Lucian. de vitar. auct.

² Aristot. de mor. l. 7, t. 1, p. 563.
 c. 2, t. 2, pag. 87. Cicer.

Quest-ce qu'un homme chauve, lui dit-il?—C'est celui qui n'a point de cheveux.—Et s'il lui en restoit un, le seroit-il encore?—Sans doute.—S'il en restoit deux, trois, quatre? Il poussa cette série de nombres assez loin, augmentant toujours d'une unité, jusqu'à ce que Philotas finit par avouer que l'homme en question ne seroit plus chauve. Donc, reprit Eubulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve; et cependant vous aviez d'abord assuré le contraire ¹. Vous sentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un seul mouton suffit pour former un troupeau, un seul grain pour donner la mesure exacte d'un boisseau. Nous parûmes si étonnés de ces misérables équivoques, et si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous dit: Voici enfin le nœud le plus difficile à délier: Epiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs; or, il étoit Crétois lui-même: donc il a menti; donc les Crétois ne sont pas menteurs; donc Epiménide n'a pas menti; donc les Crétois sont menteurs ². Il achève à peine, et s'écrie tout-à-coup: Aux armes! aux armes! attaquez, défendez le mensonge d'Epiménide.

A ces mots, l'œil en feu, la geste mena-

¹ Menag. ad Diog. Laert. I, c. 3, p. 40. Bayl. dict. I, c. 3, p. 40. Bayl. dict. à l'art. Euclide, note D.
 I, 2, §. 108, p. 122.
² Gassend. de logic. t.

çant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, et sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action alloit recommencer, lorsque Philotas dit à Eubulide, que chaque parti étoit moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi; ce qui est une mauvaise manière de raisonner: de mon côté je lui fis observer que ses disciples paroissent plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité; ce qui est une dangereuse manière d'agir¹. Il se disposoit à me répondre, lorsqu'on nous avertit que nos voitures étoient prêtes. Nous prîmes congé de lui, et nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les sophistes faisoient de leur esprit et des dispositions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit par des hauteurs sur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au-dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa

¹ Plut. de stoic. repugn. t. 2, p. 1036.

tête dans les cieux¹; c'est le fameux défilé où l'on dit que se tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer, après les avoir dépouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort².

Rien de si effrayant que ce trajet au premier coup-d'œil; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abyme; les mugissemens des flots sembloient nous avertir, à tous momens, que nous étions suspendus entre la mort et la vie. Bientôt familiarisés avec le danger, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissoient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondoient au dessus de nos têtes, et divisés en tourbillons, tomboient à plomb sur différens points de la surface de la mer, la bouleversoient et la blanchissoient d'écume en certains endroits, tandis que dans les espaces intermédiaires, elle restoit unie et tranquille³.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ 48 stades⁴*, s'inclinant et se relevant tour-à-tour jusqu'auprès de Cromyon, port et château des Corinthiens, éloigné de 120 stades de leur capitale⁵**.

¹ Spon. voyag. t. 2, p. 171. Chandl. trav. c. 44. p. 198.

² Plut. in Thes. t. I, p. 41.

³ Whel. a journ. book 6, p. 436.

⁴ Plin. l. 4, c. 7, p. 196. Whel. ibid.

* Environ une lieue trois quarts.

⁵ Thucyd. l. 4, c. 45.

** Quatre lieues et demie.

continuant de longer la mer par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de 40 stades¹ *. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion²; c'est là aussi qu'ils célébrèrent les jeux Isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de pin consacré à ce dieu³.

Le pays des Corinthiens est resserré entre des bornes fort étroites: quoiqu'il s'étende davantage le long de la mer, un vaisseau pourroit dans une journée en parcourir la côte⁴. Son territoire offre quelques riches campagnes, et plus souvent un sol inégal et peu fertile⁵. On y recueille un vin d'assez mauvaise qualité⁶.

CORINTHE.

La ville est située au pied d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une ci-

¹ Scylax, peripl. ap. geogr. min. t. I, pag. 15. Strab. l. 8, p. 334 et 335. Diod. Sic. lib. II, p. 14.

* Environ une lieue et demie.

² Herodot. l. 8, c. 40. Isocr. in paneg. t. I, p. 166.

Diod. Sic. lib. 15, p. 380.

³ Pind. olymp. od. 13. vers. 5. Id. isthm. od. I.

Strab. l. 8, p. 334 et 335.

Pausan. l. 2, c. I, p. 112.

⁴ Scyl. peripl. ap. geogr. min. t. I, p. 15 et 21.

⁵ Strab. ibid. p. 382.

⁶ Alex. ap. Athen. l. I, c. 23, p. 39.

tadelle¹. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui en cet endroit est extrêmement escarpée. Des remparts très forts et très élevés² la protègent des trois autres côtés. Son circuit est de 40 stades*; mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, et embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de 85 stades³**.

La mer de Crissa et la mer Saronique viennent expirer à ses pieds, comme pour reconnoître sa puissance. Sur la première, est le port de Léchée, qui tient à la ville par une double muraille, longue d'environ 12 stades⁴***. Sur la seconde, est le port de Cenchrée, éloigné de Corinthe de 70 stades⁵****.

Un grand nombre d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, embellissent cette ville. Après avoir visité la place, décorée, suivant l'usage, de temples et de statues⁶, nous vîmes le théâtre, où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de l'état,

¹ Strab. ibid. pag. 379.

Pausan. l. 2, c. 4, p. 121.

² Plut. apophth. lacon. t. 2, p. 215.

* Environ une lieue et demie.

³ Strab. l. 8, p. 379.

** 3 lieues 532 toises.

⁴ Xenoph. hist. grec. l. 4 pag. 522 et 525. Id in

Agésil. p. 661. Strab. ibid.

p. 380.

*** Près d'une demi-lieue.

⁵ Strab. ibid.

**** Près de trois lieues.

⁶ Xenoph. hist. grec. l. 4, p. 521. Pausan. l. 2, c. 2, p. 115.

et où l'on donne des combats de musique et d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées¹.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit déposés, et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur². Je croyois, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avoit égorgés elle-même³. J'ai ouï dire, répondit un des assistants, que le poète se laissa gagner par une somme de cinq talens * qu'il reçut de nos magistrats⁴: quoi qu'il en soit, à quoi bon le dissimuler? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables; car c'est pour rappeler et expier leurs crimes, que nos enfans doivent jusqu'à un certain âge avoir la tête rasée, et porter une robe noire⁵.

Le chemin qui conduit à la citadelle

¹ Plut. in Arat. t. I, p. 1034 Polyæn. strateg. l. 4, c. 6.
² Pausan. l. 2, c. 3, p. 118. *Ælian.* var. hist. l. 5, c. 21. *Parmen.* et *Didym.* schol. *Euripid.* in *Med.*
³ *Plut.* in *Arat.* t. I, p. 1034
⁴ *Euripid.* *ibid.* v. 1271 et alibi.
 * 27,000 livres.
⁵ *Parmen.* ap. *schol.* *Euripid.* in *Med.*
⁶ *Pausan.* *ibid.*

se replie en tant de manières, qu'on fait 30 stades avant que d'en atteindre le sommet¹. Nous arrivâmes auprès d'une source nommée Pirène, où l'on prétend que *Bellérophon* trouva le cheval *Pégase*. Les eaux en sont extrêmement froides et limpides²; comme elles n'ont pas d'issue apparente, on croit que par des canaux naturellement creusés dans le roc, elles descendent dans la ville, où elles forment une fontaine dont l'eau est renommée pour sa légèreté³, et qui suffiroit aux besoins des habitans, quand même ils n'auroient pas cette grande quantité de puits qu'ils se son ménagés⁴.

La position de la citadelle et ses remparts la rendent si forte, qu'on ne pourroit s'en emparer que par trahison⁵ ou par famine. Nous vîmes à l'entrée le temple de *Vénus*, dont la statue est couverte d'armes brillantes: elle est accompagnée de celle de l'Amour, et de celle du Soleil qu'on adoroit en ce lieu, avant que le culte de *Vénus* y fût introduit⁶.

De cette région élevée, la déesse semble régner sur la terre et sur les mers. Telle étoit l'illusion que faisoit sur nous le superbe spectacle qui s'offroit à nos yeux. Du côté

¹ *Strab.* l. 8, pag. 379. 43.
Spoh. voyag. t. 2, p. 175. ⁴ *Strab.* *ibid.*
Whel. book 6, p. 440. ⁵ *Plut.* in *arat.* t. I, p. 1034 et 1035.
² *Strab.* *ibid.* *Athen.* l. 1034
 2, c. 6, p. 43. ⁶ *Pausan.* l. 2, c. 4, p. 121.
³ *Athen.* *ibid.* c. 5, p. 121.

du nord, la vue s'étendoit jusqu'au Parnasse et à l'Hélicon; à l'est, jusqu'à l'île d'Egine, à la citadelle d'Athènes et au promontoire de Sunium; à l'ouest, sur les riches campagnes de Siccyone¹. Nous promenions avec plaisir nos regards sur les deux golfes dont les eaux viennent se briser contre cet isthme, que Pindare a raison de comparer à un pont construit par la nature au milieu des mers, pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce².

A cet aspect, il semble qu'on ne sauroit établir aucune communication de l'un de ces continens à l'autre, sans l'aveu de Corinthe³; et l'on est fondé à regarder cette ville comme le boulevard du Péloponèse, et l'une des entraves de la Grèce⁴: mais la jalousie des autres peuples n'ayant jamais permis aux Corinthiens de leur interdire le passage de l'isthme, ces derniers ont profité des avantages de leur position, pour amasser des richesses considérables.

Dès qu'il parut des navigateurs, il parut des pirates, par la même raison qu'il y eut des vautours dès qu'il y eut des colombes. Le commerce des Grecs ne se faisant d'abord que par terre, suivit le che-

¹ Strab. lib. 8, p. 379. Spon. t. 2, p. 175. Whel. book 6, p. 442.

² Pind. isthm. od. 4, v. 34; Schol. ibid.

³ Plut. in Arat. t. 1, p. 1044.

⁴ Plut. in amat. narrat. t. 2, p. 772. Polyb. lib. 17, p. 751.

min de l'isthme pour entrer dans le Péloponèse, ou pour en sortir. Les Corinthiens en retiroient un droit, et parvinrent à un certain degré d'opulence¹. Quand on eut détruit les pirates, les vaisseaux, dirigés par une foible expérience, n'osoient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au cap Malée en Laconie². On disoit alors en manière de proverbe: Avant de doubler ce cap, oubliez ce que vous avez de plus cher au monde³. On préféra donc de se rendre aux mers qui se terminent à l'isthme.

Les marchandises d'Italie, de Sicile et des peuples de l'ouest abordèrent au port de Léchée; celles des îles de la mer Egée, des côtes de l'Asie mineure et des Phéniciens⁴, au port de Cenchrée. Dans la suite, on les fit passer par terre d'un port à l'autre, et l'on imagina des moyens pour y transporter les vaisseaux⁵.

Corinthe devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe⁶, continua de percevoir des droits sur les marchandises étrangères⁷, couvrit la mer de ses vaisseaux, et forma une marine pour protéger son commerce. Ses

¹ Homer. iliad. 2, v. 570. Thucyd. l. 1, c. 13.

² Homer. odys. lib. 9, v. 80. Sophocl. in Trachin. v. 120.

³ Strab. l. 8, p. 378.

⁴ Thucyd. l. 2, c. 69.

⁵ Id. l. 3, c. 15; lib. 8, c. 8. Strab. lib. 8, p. 335.

⁶ Polyb. ap. Suid. in *dustom.*

⁷ Aristid. isti in Nept. t. 1, p. 41. Oros. l. 5, c. 3.

⁸ Strab. ibid. p. 378.

succès excitèrent son industrie ; elle donna une nouvelle forme aux navires , et les premières trirèmes qui parurent , furent l'ouvrage de ses constructeurs ¹. Ses forces navales la faisant respecter , on se hâta de verser dans son sein les productions des autres pays. Nous vîmes étaler sur le rivage ² , des rames de papier et des voiles de vaisseaux apportées de l'Égypte , l'ivoire de la Libye , les cuirs de Cyrène , l'encens de la Syrie , les dattes de la Phénicie , les tapis de Carthage , du blé et des fromages de Syracuse ³ , des poires et des pommes de l'Éubée , des esclaves de Phrygie et de Thessalie , sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce ⁴ , et en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers , et sur-tout ceux de Phénicie ⁵ ; et les jeux solennels de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs ⁶.

Tous ces moyens ayant augmenté les richesses de la nation , les ouvriers destinés à les mettre en œuvre furent protégés ⁷ , et s'animèrent d'une nouvelle émulation ⁸. Ils s'étoient déjà , du moins à ce qu'on pré-

¹ Thucyd. l. I , c. 13.

Diod. Sic. lib. 14 , p. 269.

² Antiph. et Hermip. ap.

Athen. l. I. c. 21 , p. 27.

³ Aristoph. in vesp. v.

834.

⁴ Athen. p. 27.

⁵ Pind. pyth. od. 2 , v.

125.

⁶ Strab. l. 8 , p. 378.

⁷ Herodot. l. 2 , c. 167.

⁸ Oros. li 5 , c. 3.

tend , distingués par des inventions utiles ¹. Je ne les détaille point , parce que je ne puis en déterminer précisément l'objet. Les arts commencent par des tentatives obscures et essayées en différens endroits ; quand ils sont perfectionnés , on donne le nom d'inventeurs à ceux qui , par d'heureux procédés , en ont facilité la pratique. J'en citerai un exemple : cette roue avec laquelle un potier voit un vase s'arrondir sous sa main , l'historien Ephore , si versé dans la connoissance des usages anciens , me disoit un jour que le sage Anacharsis l'avoit introduite parmi les Grecs ². Pendant mon séjour à Corinthe , je voulus en tirer vanité. On me répondit que la gloire en étoit due à l'un de leurs concitoyens , nommé Hyperbius ³ : un interprète d'Homère nous prouva , par un passage de ce poète , que cette machine étoit connue avant Hyperbius ⁴ : Philotas soutint de son côté que l'honneur de l'invention appartenoit à Thalos , antérieur à Homère , et neveu de Dédale d'Athènes ⁵. Il en est de même de la plupart des découvertes que les peuples de la Grèce s'attribuent à l'envi. Ce qu'on doit

¹ Schol. Pind. olymp. od. 13 , v. 17. Plin. lib. 35 , c. 3 , t. 2 , pag. 682 ; c. 12 , p. 710.

² Ephor. ap. Strab. l. 7 , p. 303. Posidon. ap. Senec. epist. 90 , t. 2 , p. 412. Diogen. Laert. etc.

³ Teophr. ap. schol. Pind. olymp. od. 13 , v. 25. Plin. l. 7 , c. 56 , t. 1 , p. 414.

⁴ Homer. iliad. l. 18 , v. 600.

⁵ Diod. Sic. l. 4 , pag. 277.

conclure de leurs prétentions, c'est qu'ils cultivèrent de bonne heure les arts dont on les croit les auteurs.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures¹; on y fabrique entre autres choses des couvertures de lit recherchées des autres nations². Elle rassemble à grands frais les tableaux et les statues des bons maîtres³; mais elle n'a produit jusques ici aucun de ces artistes qui font tant d'honneur à la Grèce; soit qu'elle n'ait pour les chef-d'œuvres de l'art qu'un goût de luxe; soit que la nature se réservant le droit de placer les génies, ne laisse aux souverains que le soin de les chercher et de les produire au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze et en terre cuite qu'on fabrique en cette ville. Elle ne possède point de mines de cuivre⁴. Ses ouvriers, en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger avec une petite quantité de or et d'argent⁵, en composent un métal brillant, et presque inaccessible à la rouille⁶. Ils en font des cuirasses, des casques, de petites figures, des coupes, des vases moins estimés encore pour la matière que pour le

¹ Strab. lib. 8, p. 382.
Oros. l. 5, c. 3.

² Hermip. ap. Athen. l. 1, c. 21, p. 27.

³ Polyb. ap. Strab. l. 8, p. 381. Flor. l. 2, c. 16.

⁴ Pausan. l. 2, c. 3.

⁵ Plin. l. 34, c. 2, p. 640. Id. l. 37, c. 3, pag. 772. Flor. ibid. Oros. l. 5, cap. 3.

⁶ Cicer. tuscul. l. 4, c. 14, t. 2, p. 340.

travail, la plupart enrichis de feuillages, et d'autres ornemens exécutés au ciselet¹. C'est avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens sur les ouvrages de terre². La matière la plus commune reçoit de la forme élégante qu'on lui donne, et des embellissemens dont on a soin de la parer, un mérite qui la fait préférer aux marbres et aux métaux les plus précieux.

Les femmes de Corinthe se font distinguer par leur beauté³; les hommes, par l'amour du gain et des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les excès de la table⁴, et l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée⁵. Loin d'en rougir, ils cherchent à la justifier par une institution qui semble leur en faire un devoir. Vénus est leur principale divinité; ils lui ont consacré des courtisanes chargées de leur ménager sa protection; dans les grandes calamités, dans les dangers éminens, elles assistent aux sacrifices, et marchent en procession avec les autres citoyens, en chantant des hymnes sacrés. A l'arrivée de Xerxès, on implora leur crédit, et j'ai vu le tableau où elles sont représentées adressant des vœux à la déesse. Des vers de Simonide, tracés au

¹ Id. in Verr. de sign. c. 44, t. 4, p. 391.

² Strab. lib. 8, p. 381. Salmas in exercit. Plin. p. 1048.

³ Anacr. od. 32.

⁴ Plat. de rep. l. 3, t. 2, p. 404.

⁵ Aristoph. in Thesmoph. v. 655. Schol. ibid. Steph. in Korinth.

bas du tableau, leur attribuent la gloire d'avoir sauvé les Grecs¹.

Un si beau triomphe multiplia cette espèce de prêtresses. Aujourd'hui, les particuliers qui veulent assurer le succès de leurs entreprises, promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtisanes qu'ils font venir de divers endroits². On en compte plus de mille dans cette ville. Elles attirent les marchands étrangers, elles ruinent en peu de jours un équipage entier; et de là le proverbe: Qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe³.

Je dois observer ici que dans toute la Grèce les femmes qui exercent un pareil commerce de corruption, n'ont jamais eu la moindre prétention à l'estime publique; qu'à Corinthe même, où l'on me montrait avec tant de complaisance le tombeau de l'ancienne Laïs⁴; les femmes honnêtes célèbrent, en l'honneur de Vénus, une fête particulière à laquelle les courtisanes ne peuvent être admises⁵; et que ses habitans, qui donnèrent de si grandes preuves de valeur dans la guerre des Perses⁶, s'étant laissés amollir par les

¹ Chamel. Theopomp. Tim. ap. Athen. l. 13, c. 4. p. 573. Pindar. ap. eumd. p. 574.

² Athen. ibid.

³ Strab. l. 8, p. 378.

⁴ Pausan. lib. 2, c. 12,

p. 115.

⁵ Alex. ap. Athen. l. 13,

p. 574.

⁶ Herod. lib. 9, c. 104.

Plut. de malign. Hérodote.

t. 2, p. 870 et 872.

plaisirs, tombèrent sous le joug des Argiens, furent obligés de mendier tour à tour la protection des Lacédémoniens, des Athéniens et des Thébains¹, et se sont enfin réduits à n'être plus que la plus riche, la plus efféminée et la plus foible nation de la Grèce.

Il ne me reste plus qu'à donner une légère idée des variations que son gouvernement a éprouvées. Je suis obligé de remonter à des siècles éloignés, mais je ne m'y arrêterai pas long-temps.

Environ 110 ans après la guerre de Troie, 30 ans après le retour des Héraclides, Aléas qui descendoit d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe; et sa maison le posséda pendant l'espace de 417 ans. L'aîné des enfans succédoit toujours à son père². La royauté fut ensuite abolie, et le pouvoir souverain remis entre les mains de 200 citoyens qui ne s'allioient qu'entr'eux³, et qui devoient être tous du sang des Héraclides⁴. On en choisissoit un tous les ans pour administrer les affaires, sous le nom de Prytane⁵. Ils établirent sur les marchandises qui passôient par l'Isthme, un droit qui les enrichit, et se perdirent par l'excès du lu-

¹ Xenoph. hist. grec.

l. 4, p. 521 et 523; l. 6,

p. 610; l. 7, p. 634.

² Diod. Sic. ap. Syncell.

p. 179.

³ Herodot. l. 5, c. 92.

⁴ Diod. Sic. ibid.

⁵ Id. ibid. Pausan. l. 2,

c. 4, p. 120.

xe ¹. Quatre-vingt-dix ans après leur institution ², Cypselus ayant mis le peuple dans ses intérêts, se revêtit de leur autorité*, et rétablit la royauté qui subsista dans sa maison pendant 73 ans 6 mois ³.

Il marqua les commencemens de son règne par des proscriptions et des cruautés. Il poursuivit ceux des habitans dont le crédit lui faisoit ombrage, exila les uns, dépouilla les autres de leurs possessions, en fit mourir plusieurs ⁴. Pour affoiblir encore le parti des gens riches, il préleva pendant dix ans le dixième de tous les biens, sous prétexte, disoit-il, d'un vœu qu'il avoit fait avant de parvenir au trône ⁵, et dont il crut s'acquitter en plaçant auprès du temple d'Olympie une très-grande statue dorée ⁶. Quand il cessa de craindre, il voulut se faire aimer, et se montra sans garde et sans appareil ⁷. Le peuple, touché de cette confiance, lui pardonna facilement des injustices dont il n'avoit pas été la victime, et le laissa mourir

¹ Strab. l. 8, pag. 378.
Ælian. var. hist. lib. I, c. 19.

² Did. Sic. ibid. Aristot. de rep. l. 5, c. 10, t. 2, p. 403.

³ L'an 658 avant J. C.

⁴ Aristot. ibid. c. 12, p. 411.

⁵ Herodot. l. 5. c. 92.

Polyæn. strat. l. 5, c. 31.

⁵ Aristot. de cur. rei famill. l. 2, t. 2, pag. 501.

Suid. in *Kupsel*.

⁶ Plat. in Phædr. t. 3, p. 236. Strab. l. 5, p. 378.

Suid. ibid.

⁷ Aristot. de rep. l. 5, c. 12, p. 411.

en paix, après un règne de 30 ans ¹.

Périandre son fils commença comme son père avoit fini; il annonça des jours heureux et un calme durable. On admiroit sa douceur ², ses lumières, sa prudence, les réglemens qu'il fit contre ceux qui possédoient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédoit le revenu; contra ceux qui se souilloient par des crimes atroces, ou par des mœurs dépravées: il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises ³, construisit beaucoup de vaisseaux ⁴, et pour donner plus d'activité au commerce, résolut de percer l'Isthme, et de confondre les deux mers ⁵. Il eut des guerres à soutenir, et ses victoires donnèrent une haute idée de sa valeur ⁶. Que ne devoit-on pas d'ailleurs attendre d'un prince, dont la bouche sembloit être l'organe de la sagesse ⁷, qui disoit quelquefois: «L'amour désordonné des richesses est une calomnie contre la nature; les plaisirs ne font que passer, les vertus sont éternelles ⁸; la vraie liberté ne consiste que dans une conscience pure ⁹».

¹ Herodot. ibid. Aristot. ibid.

² Herod. ibid.

³ Heraclid. Pontic. de polit. in antiq. græc. t. 6, p. 2825.

⁴ Nicol. Damasc. in excerpt. Vales. p. 450.

⁵ Diogen. Laert. lib. I, §. 99.

⁶ Aristot. l. 5, c. 12, p. 411.

Nicol. Damasc. ibid.

⁷ Diogen. Laert. ibid. §. 91.

⁸ Stob. serm. 3, p. 46.

⁹ Id. serm. 25, p. 192.

Dans une occasion critique, il demanda des conseils à Thrasybule qui régnoit à Millet, et avec qui il avoit des liaisons d'amitié¹. Thrasybule mena le député dans un champ, et se promenant avec lui au milieu d'une moisson abondante, il l'interrogeoit sur l'objet de sa mission; chemin faisant il abattoit les épis qui s'élevoient au-dessus des autres. Le député ne comprit pas que Thrasybule venoit de mettre sous ses yeux un principe adopté dans plusieurs gouvernemens, même républicains, où on ne permet pas à de simples particuliers d'avoir trop de mérite ou trop de crédit². Périandre entendit ce langage, et continua d'user de modération³.

L'éclat de ses succès, et les louanges de ses flatteurs, développèrent enfin son caractère, dont il avoit toujours réprimé la violence. Dans un accès de colère, excité peut-être par sa jalousie, il donna la mort à Mélisse son épouse qu'il aimoit éperdument⁴. Ce fut là le terme de son bonheur et de ses vertus. Aigri par une longue douleur, il ne le fut pas moins, quand il apprit que, loin de le plaindre, on l'accusoit d'avoir autrefois souillé le lit de son père⁵. Comme il crut que l'esti-

¹ Herodot. l. I. c. 20, et l. 5, c. 92.

² Aristot. de rep. lib. 3,

c. 13, p. 355, l. 5, c. 10, p. 403.

³ Plut. in conviv. t. 2,

p. 147.

⁴ Herodot. l. 3, c. 50,

Diogen. Laert. l. I. §. 94.

⁵ Diogen. Laert. l. I, §. 96. Parthen. erot. c. 17.

me publique se refroidissoit, il osa la braver; et sans considérer qu'il est des injurés dont un roi ne doit se venger que par la clémence, il appesantit son bras sur tous ses sujets, s'entoura de satellites¹, sévit contre ceux que son père avoit épargnés, dépouilla, sous un léger prétexte, les femmes de Corinthe de leurs bijoux et de ce qu'elles avoient de plus précieux², accabla le peuple de travaux pour le tenir dans la servitude, agité lui-même, sans interruption, de soupçons et de terreurs, punissant le citoyen qui se tenoit tranquillement assis dans la place publique³, et condamnant comme coupable tout homme qui pouvoit le devenir.

Des chagrins domestiques augmentèrent l'horreur de sa situation. Le plus jeune de ses fils, nommé Lycophon, instruit par son aïeul maternel, de la malheureuse destinée de sa mère, en conçut une si forte haine contre le meurtrier, qu'il ne pouvoit plus soutenir sa vue, et ne daignoit pas même répondre à ses questions. Les caresses et les prières furent vainement prodiguées. Périandre fut obligé de le chasser de sa maison, de défendre à tous les citoyens, non-seulement de le recevoir, mais de lui parler, sous pei-

¹ Heracl. de polit. in antiq. Græc. t. 6, p. 2835.

Diogen. Laert. in Per. l. I, §. 98.

² Herodot. l. 5, c. 92.

Diogen. Laert. l. I, §. 97.

Plut. t. 2, p. 1104.

³ Nicól. Damasc. in excerpt. Vales. p. 450.